

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.
Cyrille Martinez, *Deux jeunes artistes au chômage*, 2011.
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.
Aurélia Bonnal, *The Queen is dead*, 2012.
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.
Gaëlle Héaulme, *Les Petits Contretemps*, 2013.
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.

Marie-Aimée Lebreton

CENT SEPT ANS



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2014.
ISBN : 978-2-283-02818-6
ISSN : 2110-0713

« **J**e suis née au creux des montagnes, là où le ciel change de couleur dans la courbure du vent. Derrière le vent, en contrebas de la colline, se dressait le minaret du village. À heures régulières, la voix du muezzin annonçait le nom des dernières victimes tombées sous les bombes. Étrangers à eux-mêmes, au milieu d'un champ de ruines, les cœurs trop lourds s'efforçaient de se décharger de l'horreur. Hier, des enfants étaient nés sans mère, d'autres tiraient désespérément sur le cordon, à contretemps des projectiles. Voilà qui aurait dû suffire à nous rendre fous ! L'aube était proche. Le soleil étirait lentement les ombres des rues et l'inquiétude ne laissait de place à aucun autre sentiment. Vouées à une absence éternelle, les femmes appelaient à leur secours quelque espoir vaguement lancé par les autorités mais une douce tristesse s'installait déjà, un rêve perdu quelque part, là, dans le bruit de la guerre qui montait. »

Fatma la douce était là. Lentement, avec des gestes simples, elle déroulait, sur la morne ondulation de l'herbe, une galette de semoule qu'elle tendait vers le ciel. C'était sa

manière à elle de lutter contre les peurs et les chagrins. Sa bouche rieuse, sculptée dans un ébène parfaitement lisse, accompagnait la déroute des innocents. Elle, qui avait toujours désigné son cœur comme l'emplacement des immensités maternelles, rappelait dans sa prière la façon dont meurent les princes. Puis, pour que les cœurs ne soient plus si lourds, elle se mit à chanter. Le lit de la terre, dont les entrailles buvaient le sang caillé entre les pierres, retrouvait, sous l'effet de la mélodie, sa part de fierté et d'orgueil. Fatma rappela que le jour du lapin bleu était propice aux voyages. Cette expression empruntée à une légende très ancienne signifiait que la Providence, jaillie de la nuit végétale, déployait une voie libre parmi les herbes rousses et les buissons d'épines. Dans la douceur, les eucalyptus se balançaient au rythme du vent, faisant naître dans ce face-à-face silencieux une tendre complicité. Avant d'aller rejoindre la femme qui a coutume d'enlever le soleil pour écarter le mauvais sort, Fatma dit : « Bénis ces larmes, Seigneur ! Le corps de l'homme est trop lourd pour dépouiller sa chair à nu ! Qu'il n'y ait aucun sortilège pour nuire aux prochains et accepte de veiller sur eux comme sur Tes propres enfants. »

L'appel du muezzin annonçait la fin de la journée. Madame Plume tout juste arrivée par le dernier car arpentait les trottoirs bordés d'arbres fruitiers restés frais en dépit de la température écrasante. Elle surprit sa silhouette oblongue se refléter dans les vitrines de la ville. Elle avait toujours aimé venir à Oran. C'était une ville moderne malgré les vendeurs de menthe et les cirEURS de chaussures qui travaillaient sans relâche. Elle avait marché jusqu'au soir, faisant sonner l'aiguille

de ses talons sur les larges rues commerçantes qui mènent à la casbah. On l'appelait Plume car elle avait un sein plus petit que l'autre. Une petite boule à droite, pâlichonne comme un grain de millet. Elle disait en le regardant que c'était son petit bout du monde : un peu de larmes et de sang dans les plis de la peau, comme un volcan muet.

Oran ressemble à un jeu de construction où s'emboîtent des formes simples et géométriques. À l'est, d'immenses vergers surplombent le tracé nonchalant des maisons. Aux heures les plus chaudes, Oran « la rouge » ne montre rien de ses blessures. Elle se repose en sirotant quelques breuvages sacrés. Chaque jour, elle dit quelque chose de sa nature profonde. Elle a la douceur du miel et la chair rugueuse des citronniers. Sur le flanc de la colline se dresse Santa Cruz qui donne ses fêtes dans une grâce indépendante. À l'heure de la kemia, les hommes regagnent les cafés, s'installent aux terrasses pour boire l'anisette et fumer la première cigarette de la soirée. En contrepoint de ce vacarme, la paresse et l'ennui s'étirent au cœur de la pierre rendue friable par un soleil sans concession. Lorsque le soir tombe et que l'air devient silencieux, le Prophète s'avance et entre par toutes les portes. Cela suffit aux esprits qu'un moindre trouble dans le ciel contribue à inquiéter.

Le hasard fit échouer Madame Plume rue de Tlemcen, non loin du port.

Ses yeux bleus immenses racontaient dans les moindres détails ce que lui réservait le destin. Incapable de dire ce qui l'avait conduite ici, elle redressait son corps, à fleur de peau, toujours en alerte. En entrant dans le bar, elle fut prise dans une vague d'arrestations et réussit à échapper par miracle

aux bottes des soldats. La guerre qui ne ménageait personne, des civils aux combattants, des enfants aux vieillards, avait revêtu son armure flamboyante. Madame Plume aperçut des femmes offrir leur ventre aux plus ignorants. Les secousses trop vives leur donnaient des nausées qu'elles allaient soulager derrière les baraques. Lorsque la blessure effleurait l'âme, elles posaient la main sur l'épaule d'un inconnu qui s'apprêtait à embarquer pour la France. Au pied des falaises, la mer emportait leurs rêves. Le regard et l'esprit lointains faisaient trembler leurs lèvres, un pincement nerveux trahissait leur corps vulnérable, un espoir comme un don auquel il fallait renoncer. C'est ce jour-là que Madame Plume rencontra l'homme qui allait devenir mon père. Avec un naturel qui pouvait laisser penser qu'ils s'étaient toujours connus, ils remontèrent le boulevard qui longeait la mer. Les lauriers-roses tendaient leur tige vers l'obscurité naissante. Mais l'événement était là, dans la pierre des maisons, gardant derrière les persiennes entrouvertes le secret de leurs amours et de leurs morts.

Alors elle abandonna sa robe pour me mettre au monde.

Quelques jours plus tard, ils se sont installés à Bouïra, où Madame Plume avait passé son enfance. Située à trente kilomètres de Tizi-Ouzou, la petite ville se partageait entre les plaines champêtres et végétales, sorte de bande de terre large qui courait le long de la route mille fois empruntée par les ancêtres éleveurs de chèvres. À la saison des pluies, les eaux gonflaient comme les blouses des pêcheurs, charriant jusqu'au rivage l'angoisse de la mélancolie.

Au lendemain de leurs noces, les parents de Madame Plume avaient construit leur maison sur cette terre dont on disait qu'elle était tendre et que les dattiers qu'elle faisait pousser étaient les plus beaux de la région. Cette prodigalité qui annonçait des jours meilleurs avait changé leur vie. Elle était un remède sûr contre la misère dont ils ne s'étaient jamais plaints. Tout le sens de leur vie tenait sur quelques mètres carrés d'orge ou de blé. Une manière plus humaine d'assumer un destin qui ne les avait pas favorisés. Les propriétaires des fermes du village et des alentours cherchaient un bourrelier sachant fabriquer des harnachements pour les chevaux de labour. Le père de Madame Plume fut engagé. Il

travailla quelques années à leur service malgré le peu de considération qu'il recevait en retour. Quelque part, au fond de lui, il savait que la misère était comme une infirmité dont on ne se remettait jamais vraiment. Il mourut le premier, à un âge qui ne permet pas de voir grandir ses enfants. Sa femme, de santé fragile, le suivit quelque temps après. Madame Plume fut confiée à Fatma.

Bouïra, la divine! Immobile, désordonnée, brusquement blanche et nue lorsque la lumière faisait briller la pierre au-delà des vignes. De ces pierres taillées dans la roche, lorsque la terre n'était pas encore séparée des hommes, se détachaient les ruelles juives et européennes, juste là, au cœur de ce brouhaha général. Arrimé à une destinée commune, porté par le rythme des tâches accomplies, tout ce petit monde filait droit parmi les empreintes du temps. Pendant la sieste, Bouïra entrait dans une torpeur profonde et le village semblait échapper aux lois les plus élémentaires d'une humanité écrasée par la chaleur. Les femmes disposaient des linges mouillés sur le devant des maisons et s'allongeaient. Les hommes, assis en tailleur, prenaient leur tête entre les mains pour ne pas laisser entrer le soleil. Dans la cour, les chèvres et les chiens cherchaient désespérément un coin d'ombre. Imbriqués les uns aux autres, ils formaient un amas hétéroclite, donnant l'illusion d'une joie éternelle.

On s'était presque habitué à voir Fatma marcher sur les crêtes, tourner un peu la tête, éclabousser à grands coups les écorces et les pierres, regarder la lune disparaître lentement vers la mer et dire merci à Dieu pour la beauté du jour, sans que personne pût dire d'où elle venait exactement. Était-elle née dans la région? Sa famille était-elle encore en vie? Le visage rempli d'un large sourire écartait d'emblée les réponses. Elle était arrivée un jour au village, enveloppée dans une djellaba qu'elle ne devait plus quitter sauf pour les grandes occasions et qui dissimulait subtilement le dessin de ses formes. Coiffée d'un chignon « grand-mère » qu'elle maintenait à l'aide d'un fil de nacre, elle irradiait de toute sa puissance maternelle.

Chaque matin, la lumière de l'aube venait se concentrer tout entière sur sa nuque qui brillait comme un bijou. C'est en promenant la tranquillité de son âme qu'elle s'était fait des amis. Elle avait construit sa maison sur le flanc de la colline pour, disait-elle, écouter le vent dans les arbres. À l'heure de la sieste, elle descendait au village et s'installait à l'intérieur des maisons ou dans les cours. Les femmes

apportaient des fruits secs et restaient un long moment à l'écouter. Allongée sur une natte, la jambe un peu repliée, elle racontait des histoires de l'ancien temps. Elle avait connu les ancêtres au moment où ils avaient chassé la rocaille pour faire pousser du blé et des oliviers. Elle se souvenait des eaux de pluie qui, un jour, avaient forcé un barrage non loin d'ici, menaçant le village de s'écrouler. Elle parlait lentement. Sa voix était posée et claire. En fin d'après-midi, elle embrassait les enfants, saluait de la main les plus grands et enjambait les jardins qui menaient au fleuve. Là, elle se mettait à genoux et se rinçait abondamment le visage en récitant quelques prières. La tête renversée vers le ciel, elle montait paisiblement le long des crêtes, faisait la conversation aux oiseaux qui formaient autour d'elle un joyeux parlement et enfonçait ses pas dans un paysage lunaire. Elle n'avait pas peur toute seule, malgré les énigmatiques passages du lapin bleu, dont on pouvait distinguer sur le flanc des collines les traces encore tremblées, les marques et les griffures, témoignage d'un temps ancien ou d'une nuit primitive. Planquée derrière le bois d'où fusaient des piqûres de scorpion et autres coups mortels, hors des eaux sacrées, la bête sortait de temps en temps pour aller rôder vers les habitations. La maison de Fatma donnait directement sur le chemin à la lune azurée, juste à la frontière des arpents de blé et des tourbières géantes. Elle n'avait pas eu d'enfants, et même si elle en avait élevé bien d'autres, elle regrettait de n'avoir pu serrer sur sa poitrine une petite tête chaude et ronde bien à elle, un fils peut-être.

Certaines nuits, ça l'empêchait de dormir.

Un jour, les choses n'ont plus été pareilles. Le feu tombé du ciel a fait la nuit autour d'eux. Il a fallu trouver autre chose pour penser l'impensable. La guerre est venue, et les larmes et le sang. Au bord des blés et des herbes sauvages, les mères imploraient la grâce de Dieu. Elles avaient peur de la tournure que prenaient les événements. Qu'allaient devenir leurs enfants ? Chaque jour apportait son lot de violence. On disait des choses terribles au village. Qu'on torturait des hommes, qu'on violait des femmes ou, pire, qu'on tuait des enfants. Sur le boulevard, les commerçants avaient tiré leurs rideaux. On s'approvisionnait chez quelques paysans restés à l'écart dans les montagnes. La vérité devenait odieuse. Les odeurs de sang remontaient des charniers. Les gens marchaient avec un mouchoir sur le visage. Quand le jour tombait, les vieux allumaient des feux sur la montagne pour chasser les mauvais esprits. Ils déchiraient avec leurs dents l'extrémité d'un monde dont on avait réduit le sens à un barillet chauffé à blanc. Ils échangeaient quelques prières, imploraient Dieu et Sa lumière, prenaient la terre dans leurs mains tout en gémissant. Le matin, quand l'eau du fleuve

était basse, ils repêchaient les corps qu'ils s'empressaient d'enterrer. Ils creusaient des tombes. Des cimetières entiers sortaient de la terre. Pour sûr, elle ne leur parlait plus comme autrefois, et c'est tout juste si elle regardait ses enfants jouer sous les bombardements.

C'était au début de l'été. Le père avait vingt ans, il riait parce qu'il était vivant. À vingt ans, on peut tout dire, même l'amour le plus fou, car rien n'est encore venu épuiser la bouche fertile. Il était algérien, Madame Plume était française, de cela ils ne parlaient pas. Au détour d'un chemin, il croisa des soldats qui chargèrent leurs kalachnikovs. Son cœur se mit à saigner sur la terre fumante. Il pleurait, il gémissait, il était comme un nouveau-né. Il pensait qu'il s'agissait d'une simple erreur. Ou bien qu'on voulait punir un homme pour quelques heures de bonheur, une crainte superstitieuse au moment où la vie s'en va. Il courait comme un dératé sur les chemins. Encore et encore. En contrebas du fleuve, il aperçut du sang sur son nom. Des hommes cagoulés se lancèrent à sa poursuite. On le traqua comme une bête. On organisa des battues. On cherchait, on flairait, des hommes tiraient. Quand on l'arrêta, au petit matin, tout lui parut triste. Les jonquilles et les amandiers s'étaient mis à frémir. Les eucalyptus, effeuillés sous les bourrasques des gaz lacrymogènes, crachaient une cendre noire. Quand il leva la tête vers le ciel, il vit passer des milliers d'oiseaux

serrés deux par deux. Leur chant s'était brusquement arrêté et leurs ailes affolées tournaient dans la lumière de l'aube. Sur le chemin détruit par les bombardements, il pressa tout contre lui les mots que la mère avait laissés échapper de sa robe. Il savait que c'était son dernier voyage. Replié à même la terre, il n'entendait plus que le bruit de son propre râle, fixant l'heure de la mort aux plus secrets tumultes de la nuit matérielle. De l'autre côté de la route, il aperçut Madame Plume qui l'appelait. Elle souriait, la main doucement posée sur son ventre. Le reste du corps, réduit au silence, s'épanchait sur le lieu de leur séparation. Secouée par des tremblements électriques, elle luttait seule contre la folie. Avant d'aller poser son âme sur la branche d'une étoile, il prit sa langue entre ses mains pour chasser l'odeur visqueuse de la mort : un dernier morceau de vie glissé là, dans le creux du sens. Puis on l'enterra dans une cabane en bois.

Nine est née quelques mois plus tard. Madame Plume fit une hémorragie à cause de l'angoisse. C'était toujours la guerre et partout la violence éclatait. Les gens avaient peur et ne sortaient plus de chez eux. Le vent du désert accompagnait leurs figures ensablées de sang et de larmes. Leurs yeux vides portaient la marque d'un destin aussi lourd que les cadavres empilés au fond des charniers.

Dans la chambre où s'étirait l'ombre des arbres, le vent pareil à une douce rumeur faisait tournoyer les voilages de crêpe. Nine dormait, hasardant par une fine rayure dans le drap un regard étonné sur le monde. L'air tiède caressait ses quelques semaines. Ses petites mains pâles, bien rangées, glissaient vers la vie. Elle savait déjà que la guerre et l'amour sont les deux activités principales de l'homme sur la Terre. Quand Madame Plume était tranquille, elle lui racontait de belles histoires, des histoires de princesses, avec toujours une inflexion particulière. Mais quand elle était triste, elle s'en allait sans rien dire, sans prévenir. De là où il était, le père l'appelait. C'est parce qu'il appelait qu'elle était entrée dans l'éternité avec sa robe blanche. Alors elle se couchait sur le fleuve pour laver la douleur et les bleus de son âme. Puis elle revenait vers la petite, un bouquet de fleurs fraîches accroché à son ongle. Une manière délicate de demander pardon. Elle parlait beaucoup, disait que c'était à cause des mauvais jours, que la fortune reviendrait mais plus jamais le père dans sa cabane en bois. Triste, presque perdue, elle se retirait sur une chaise et tout en se balançant récitait ces mots :

– Oh! ma fille, tu es née à présent et je t'aime. Je dis que mon ventre est triste mais tu es là et je te regarde. Mes yeux sont noirs mais tendres à l'intérieur. Tu es née aux premiers chants de l'aube et je t'appellerai toujours l'enfant de l'aube. Je sais que tu as déjà tes souffrances. Mon enfant, mon amour! Mais c'est comme ça! Une vieille loi du monde! Mes seins tout gorgés d'amour cherchent ta bouche pour téter eux aussi. Mais de lait, je n'ai pas assez. Mon enfant, mon amour. La faim muette laisse des marques tout autour de ma bouche. Les chagrins attroupés dans l'assiette ne suffisent pas à me nourrir. J'ai peur parce que c'est la guerre. J'ai peur de ne pas savoir t'élever seule. Comment t'expliquer que je n'aperçois du monde qu'une seule moitié, l'autre m'a quittée, elle est partie loin, très loin dans une cabane en bois.

Après la mort du père, Madame Plume était descendue à la rivière où les femmes nageaient autrefois parmi les nénuphars et les oléastres. Elle savait que son corps ne lui donnerait pas d'autres enfants.

Lourd son cœur dans la chaleur incendiaire.
Énorme la respiration stupéfaite.
Mais toujours pareil l'amour.
Sonore comme le vent dans les arbres.
Rond comme le monde en veille, près de l'enfant endormi.

Dans le limon rocheux, dérobés aux yeux les plus attentifs, les chiens avaient donné l'alerte. Il fallait faire vite, c'était au plus profond de la nuit, au plus noir de la guerre. Trois hommes partis vaincre les barrages avaient été retrouvés noyés. Ils gisaient, immobiles, au fond de l'eau lourde. Leurs yeux rouillés, fermement agrippés au rivage, cherchaient la possibilité d'une extase nouvelle. De toute évidence, ils avaient été exécutés pendant la nuit. Vidés de leur sang à coups de machette, ils tenaient parmi les membres éparpillés un chapelet dont les grains nacrés glissaient le long de leurs blessures. Enlisés jusqu'à la transparence, le regard verdâtre, ils étaient recouverts de l'odeur suffocante du désastre. Derrière eux, la mort faisait claquer ses dents blanches et commençait le festin de leur âme.

Devant un tel spectacle, les vieux presque hébétés voulurent prévenir Fatma. Ils savaient si peu de choses sur elle qu'ils hésitèrent un instant. Puis, se prévalant de la bonté de Dieu, ils décidèrent d'aller jusqu'à sa demeure. Ils erraient d'un chemin à l'autre, coupaient les broussailles à même leurs mains. C'est le chagrin qui leur montrait la route.

Redoublant de chants et de prières, ils arrivèrent enfin jusqu'à l'ultime logis amarré à flanc de colline. C'était une jolie maison faite d'ombre et de silence. Un endroit si humble que des fleurs poussaient en bouquets colorés à sa table, juste là, entre le pain et les viandes fumées. Fatma cultivait secrètement des oliviers dont elle extrayait de l'huile qu'elle utilisait pour le bain des femmes au hammam. Elle s'occupait de ses chèvres et parlait aux oiseaux qui venaient finir les restes du souper. Lorsqu'on lui apprit ce qui s'était passé, elle poussa un cri d'horreur, tomba à terre, prit son tablier entre les mains et pleura à chaudes larmes.

C'était presque irréel de la voir ainsi céder au chagrin, elle si forte d'habitude. Elle frappa le sol avec ses poings, gratta la terre avec les ongles, tourna la tête vers le ciel, la nuque repliée comme un oiseau cassé. Elle resta quelques heures sans pouvoir parler, puis tout le monde redescendit en silence vers le fleuve. On repêcha les corps qu'on fit sécher au pied d'un grand dattier. La couleur verdâtre de leurs yeux avait disparu. La terre, infléchie sous leur poids, était mouillée de larmes. Ils avaient la grâce des enfants lorsqu'ils font jaillir l'éclair d'un coquelicot sous le sabot d'un cheval. On les parfuma avec du musc blanc puis on les mit en terre. Fatma récita quelques prières. On fit résonner trois fois le tambour. Tout le monde se recueillit pour accompagner les défunts. Quelques heures plus tard, on aperçut leurs âmes monter vers le ciel et leurs bras en forme de nageoire se briser sur un lit d'écume porté par les eaux maudites.

La vie fauchée par la guerre leur rappelait qu'ils pouvaient à tout moment subir l'infortune. Au village, on évoquait la possibilité d'un départ imminent. Les attentats se multipliaient, des familles entières étaient démembrées. Il avait fallu se battre toute l'année pour trouver un peu de nourriture. Les mains braves trouvaient un reste de force pour cultiver quelques légumes mais, à la saison sèche, la végétation opiniâtre dévoilait l'amplitude de ses cicatrices. L'espoir vite évanoui d'une humanité possible revêtait le masque de l'épouvante. Les vieux, dont le visage se creusait de jour en jour, ressemblaient à des fantômes tourmentés. Craignant moins pour leur vie que pour celle de leurs enfants, ils insistèrent pour organiser le départ qu'ils fixèrent, après de longues discussions, au jour du lapin bleu.

Tout se passa donc comme prévu. Ils jetèrent quelques couvertures, du pain et des fruits dans un sac et attendirent le passage de la caravane. Les vieux, qui pour rien au monde n'auraient quitté leur village, rassuraient les plus jeunes rongés par l'angoisse. De toute évidence, il n'était pas facile de partir sans s'offenser d'une liberté qu'ils allaient payer

toute leur vie. Car tout au fond d'eux, ils savaient que le voyage serait sans retour! Fatma était là aussi. Ses pieds nus foulaient la terre blême dont le trouble avait éparpillé toute leur lueur. Ses larmes amères coulaient vers l'inconnu. Plus aucun mot n'était en mesure de recueillir la peine. La parole absente descendait comme un murmure vers les plus anciens royaumes. La langue brisée des visages hallucinés, au bord du renoncement, exhalait un ultime souffle. Il fallait se quitter, se séparer. Le visage collé aux vitres de la caravane, ils regardaient une dernière fois les toits des maisons vides. Puis ils firent de grands signes avec leurs mains et disparurent dans les montagnes.

Comme dans un corridor obscur, là où le vent se tait et la lune s'absente, Madame Plume et Nine étaient désormais livrées à elles-mêmes. C'est comme si la face pâle de leur vie avait mangé tout le reste, laissant sur la langue le goût amer d'un sommeil sans rêve.

